
TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Arles, 1988. Les auteurs d'une nouvelle traduction de Freud, éminents théoriciens du freudisme, présentent leur travail à des traducteurs peu convaincus, mais vaguement intimidés. Vers la fin, du fond de la salle, un homme prend la parole : en quelques phrases claires, vibrantes, imparables, il pourfend la nouvelle version et son obscurité jargonnable. A-t-on jamais vu plus belle estocade aux Assises ? Bernard Lortholary, cette fois-là – et ce n'est pas la seule – aura été le parfait porte-parole d'une certaine idée de la traduction : approche concrète sans œillères théoriques, primauté de la musique, simplicité.

On retrouve dans une page de lui, quel que soit l'auteur qu'il traduit, la même science du rythme, du mouvement de la phrase, une sobriété, une élégance naturelle.

Bernard Lortholary a traduit un nombre impressionnant d'ouvrages, dont ceux de très grands auteurs allemands, Kafka et autres, dans presque tous les genres, tout en exerçant de très prenantes fonctions d'enseignant et d'éditeur. Mais comment fait-il, ce bourreau de travail, pour tout caser dans des journées de vingt-quatre heures ?

Bernard Lortholary

TransLittérature : *Peux-tu nous faire visiter ton atelier ?*

Bernard Lortholary : À côté d'un bureau « ministre » assez laid, hérité de mon père et généralement très encombré, j'ai à main droite une grande bibliothèque tournante à pupitre, bourrée d'usuels, et à gauche une table de cuisine que j'ai retaillée et rabaissée pour le clavier d'ordinateur et le chevalet de table où je pose le texte à traduire. L'unité centrale est en dessous, l'écran est au-delà de la table et plus bas, dans une bibliothèque murale. Cette disposition convient à mes verres progressifs, mais elle rend aussi la machine moins obsédante. Aux murs, une bibliothèque de « Pléiades », une autre de classiques allemands et puis, bien sûr, les grands dictionnaires de langue (Grimm, Webster, Littré, Robert) et des encyclopédies (Brockhaus, Meyer, Larousse, Universalis), les grands dictionnaires par discipline des PUF, la flore de Bonnier, la faune de Grzimek, des atlas, des bibles en plusieurs langues, etc. Je n'ai pas beaucoup de dictionnaires bilingues, ou alors spécialisés (juridique, militaire), car au bout d'un moment on s'en sert moins.

TL : *Côté dictionnaires français ?*

BL : J'aime bien certains dictionnaires du XIX^e siècle comme les *Synonymes* de Lafaye ou l'*Analogique* de Boissière. Mais si je n'avais droit qu'à un seul volume, je garderais celui que je consulte le plus souvent : le petit *Dictionnaire analogique* de Maquet, paru chez Larousse l'année de ma naissance. Il a été remplacé depuis par le Niobé, plus technologique et moins linguistique, donc moins utile au traducteur littéraire. Quand je trouve un Maquet chez un bouquiniste, je le rachète aussitôt.

TL : *Pour offrir aux bons amis ?*

BL : Exactement. Et aussi pour être sûr de pouvoir remplacer le mien quand il tombe en morceaux. J'en ai plusieurs en réserve !

TL : *Quand t'es-tu converti à l'ordinateur ?*

BL : Pas très tôt. Je suis passé, comme beaucoup, par l'IBM à boule avec touche correctrice, qui déjà nous changeait la vie ! Ma femme et moi en avons usé plusieurs. Puis ça a été une machine électronique, mais elle imprimait sur papier thermique, les textes pâlissaient au bout de quelque temps... À la fin des années 1980 je suis passé au Mac Classic, et en ce moment j'ai un gros PC.

TL : *Tu as de bons rapports avec l'ordinateur ?*

BL : Tout à fait. Sauf quand il me joue des tours, bien sûr. Je m'en sers aussi beaucoup pour envoyer mon travail par courrier électronique, d'autant que je vis maintenant à la campagne, à 800 km de Paris.

TL : *Comment travailles-tu ?*

BL : Je tape en regardant mes doigts, assez lentement. Mais cette incompétence dactylographique m'aide plutôt : elle force à réfléchir. Je rumine longuement certaines phrases ; je n'en écris pas une sans l'avoir parlée dans ma tête, jusqu'à ce qu'elle me convienne. Après, je me corrige très peu, je ne fais pas de versions successives, je suis trop paresseux pour ça.

TL : *Combien d'heures par jour ?*

BL : C'est très variable. J'ai parallèlement mon métier d'éditeur chez Gallimard, qui me fait beaucoup lire, en allemand surtout, mais aussi en français. Sur l'année, la traduction représente plus de la moitié de mon temps de travail, lequel dépasse les huit heures par jour. En ce moment je termine une traduction qui m'occupe à temps complet, jusqu'à dix heures par jour.

TL : *Pas mal pour un paresseux.*

BL : Ce qui m'aide, c'est que je ne regarde pas la télévision...

TL : *On ne peut avoir qu'un écran dans sa vie...*

BL : C'est ça ! Le soir, sauf quand nous dînons avec des amis, je me remets au travail jusqu'à minuit ou une heure.

TL : *Tu as pratiqué la musique intensivement dans ta jeunesse. Ce travail t'a-t-il aidé plus tard dans l'écriture ?*

BL : Oui, j'en suis persuadé. Dans une classe de conservatoire, où l'on attend parfois des heures avant de jouer cinq minutes, on apprend entre autres qu'une phrase, c'est toute une histoire, et qu'il faut la reprendre des dizaines de fois avant qu'elle sonne juste. C'est une bonne école.

TL : *Une école de l'oreille ?*

BL : Pas seulement. Il s'agissait d'une classe de flûte (celle de Roger Bourdin, qui m'avait cédé son propre instrument d'étude, que j'ai encore), et un instrument à vent met en jeu le corps tout entier, la respiration, le souffle et son articulation, d'où procède tout le rythme... De là à la prosodie, il y a plus que métaphore. On éprouve des évidences très concrètes sur ce qu'est la parole – dont le texte écrit n'est que la notation, la partition. Le théâtre, plus tard, m'a fait connaître à nouveau les mêmes évidences. Et d'ailleurs quand Henri Meschonnic met des blancs dans les versets bibliques, je crois comprendre qu'en somme il veut dire la même chose.

TL : *Tu as aussi porté longtemps une troisième casquette, celle de professeur...*

BL : Oui, et avec plaisir. Mais j'ai commencé à traduire avant même de passer l'agrégation, et j'ai longtemps mené de front les trois activités – car cela fait aussi plus de vingt ans que je joue à l'éditeur.

TL : *Ces trois bonshommes que tu portes en toi se sont-ils fait du tort, ou se sont-ils plutôt aidés mutuellement ?*

BL : C'est un seul bonhomme, et au fond c'est sinon le même métier, du moins la même branche : on fait dans l'import. Sélectif et critique. Toutes ces activités se recourent. Par exemple, il m'arrivait de traduire avec mes étudiants des passages d'un livre sur lequel je travaillais, ou de découvrir pour un éditeur un livre qu'ensuite il me faisait traduire, etc.

TL : *Tu as enseigné la version ?*

BL : L'histoire de la littérature et la version. Pour le thème, j'ai toujours refusé, convaincu qu'on ne peut bien traduire que vers sa langue maternelle. Je parle gentiment l'allemand, je l'écris facilement, mais traduire vers l'allemand, non, ça ne me convient pas, ce n'est pas mon métier. La traduction vers le français, je l'ai enseignée à la Sorbonne mais aussi à Germersheim un an, et à l'ESIT pendant des années, sur des textes non littéraires ; mais, la terminologie mise à part, les problèmes sont plus voisins qu'on ne le croit souvent.

TL : *En enseignant la version, n'as-tu pas été gêné par les exigences de cet exercice, qui ne sont pas tout à fait celles de la traduction pour l'édition ?*

BL : Oui, en effet. Il y a une différence : une prudence nécessaire, des libertés qu'on ne peut pas prendre – même si une bonne version d'agrégation se rapproche fort d'une bonne traduction publiée. Mais ce qui est intéressant, justement, c'est d'explicitier, de thématiser ces différences, comme je le

faisais avec mes étudiants. Il m'arrivait de m'appuyer sur des traductions publiées, non pas pour les critiquer, mais pour montrer ces différences – sans manquer de rappeler que les traducteurs de métier ne passent pas nécessairement quatre heures sur deux tiers de page, comme les agrégatifs !...

TL : *Penses-tu avoir évolué dans ta pratique et ta vision de la traduction ?*

BL : Oui. Je n'ai guère changé de méthode (pas de « brouillon »), mais j'ai eu dans mon parcours plusieurs grandes chances, qui à chaque fois m'ont ouvert un peu plus les yeux. La première, c'est d'avoir eu, lorsque j'étais étudiant, un lecteur qui s'appelait Paul Celan, auprès duquel j'ai compris et appris beaucoup de choses essentielles. Celan était lecteur rue d'Ulm quand j'y étais élève, et il nous donnait des heures de thème, donc du français vers l'allemand, d'une manière à la fois circonspecte et lumineuse, inoubliable. J'ai eu plus tard la chance de travailler pour le théâtre, et là encore j'ai appris, au contact des comédiens, une foule de choses qui m'ont servi bien au-delà de la traduction théâtrale. Et d'abord ceci : qu'une phrase juste, c'est une espèce de petite scène ou d'histoire en miniature, avec une exposition, une progression dramatique, un suspens, une chute finale – comme la phrase de Kafka dont je parlais tout à l'heure à la table ronde des Assises, la première phrase du *Procès*, qui à mon avis ne doit pas se terminer sur l'indication « un matin », mais par l'information la plus forte, « fut arrêté ».

TL : *Quels rapports as-tu avec les metteurs en scène ?*

BL : Ah là, là... Expériences très diverses ! Certains retripatouillent la traduction, d'autres se l'approprient carrément. C'est toujours plus ou moins un combat, les metteurs en scène considèrent souvent le texte traduit comme un matériau brut et le traducteur comme son fournisseur, voire son simple livreur. Il faut se défendre, et surtout défendre le texte. Mais j'ai de bons souvenirs : j'ai aimé travailler avec Bernard Sobel, sur Brecht, il avait face au texte autant de perspicacité que de respect. Et j'ai rencontré chez lui des acteurs extrêmement cultivés, très modestes, dont le contact m'a beaucoup enrichi. Évidemment on ne trouve pas du tout la même philosophie au Boulevard – car j'en ai fait aussi. Jacques Villeret, pour *La contrebasse* de Süsskind, par exemple, demandait parfois de petits changements. Cela dit, je suis très respectueux des comédiens, même de ceux qui me disent : Je ne peux pas dire ça. Dans ces cas-là, il faut les écouter, trouver autre chose.

TL : *T'arrive-t-il de relire tes anciens travaux ?*

BL : Oui, pas trop, et cela peut me mettre extraordinairement mal à l'aise. Au théâtre surtout, quand je vais voir une pièce que j'ai mise en français, je

suis sur les charbons ardents. C'est une expérience passionnante – et terrible. À un degré moindre, relire une traduction faite dix ans plus tôt, c'est parfois dur. Mais j'avoue qu'il m'arrive aussi, quelquefois, de me relire avec un parfait narcissisme !

TL : *As-tu un souvenir de relecture particulièrement heureux ?*

BL : Oui. Une page de Kafka qui s'intitule « Un message de l'empereur ». Non pas ma première version, mais celle que j'avais refaite plusieurs fois avec mes étudiants, car au début je n'avais pas compris certaines choses, ou du moins pas vu ce qui était vraiment important. Il y a comme cela quelques pages dont je peux me dire, après coup, qu'elles fonctionnent bien, presque aussi bien que l'original.

TL : *As-tu déjà traduit en collaboration ?*

BL : Oui. Pas beaucoup. De deux façons. Une que je n'aime pas, qui consiste à se mettre deux à une table et à discuter de chaque phrase. Cela ne manque pas d'intérêt, mais c'est terriblement coûteux en temps et en énergie. De deux choses l'une : ou l'on travaille avec une sorte d'âme sœur, et alors ce n'est pas la peine, puisqu'on tombe sur les mêmes solutions ; ou bien on passe son temps à ne pas être d'accord. Une autre formule me plaît davantage, c'est que l'un fasse une première version que l'autre révise. C'est ce que nous pratiquons parfois, ma femme et moi, mais sur des textes moins littéraires. Concernant des œuvres littéraires, il m'est aussi arrivé, avec Claude Porcell notamment, de couper le livre en deux, chacun traduisant une moitié. Dans ce cas il faut évidemment se mettre d'accord au départ sur un certain nombre de conventions, de choix, et terminer par une relecture mutuelle. Il se trouve que Claude Porcell a été mon étudiant, que nous travaillons un peu de la même façon, et je crois que dans ces livres de Grass traduits à deux la couture ne se voit pas. Personne ne sait qui a fait quoi ! Je l'ai oublié moi-même !

TL : *Tu te qualifies de « traducteur tous terrains », tu as une bibliographie imposante, tu pratiques le roman, le théâtre, tu traduis aussi des textes moins littéraires, des pièces radiophoniques, des documentaires télé...*

BL : J'ai commencé, comme beaucoup d'autres, par des articles de revues politiques, historiques, à des tarifs parfois épouvantablement bas. J'ai traduit de la critique littéraire, dont des essais d'universitaires allemands sur Camus, que j'adorais et adore toujours. Et aussi des ouvrages de sciences humaines, pour décharger ma femme qui travaille plutôt dans ce domaine. Et il m'arrive encore de traduire des documentaires pour ARTE.

TL : *Ta motivation, dans ces cas-là, est-elle purement alimentaire ?*

BL : Autrefois, oui. Aujourd'hui, c'est aussi et surtout par principe : je crois qu'il ne faut pas se limiter à un auteur, ni même à un genre. Il faut garder à l'esprit tous les compartiments linguistiques d'une langue. Ne serait-ce que pour bien traduire du roman, où l'on est confronté à toutes sortes de domaines et de langages. Et puis ces textes plus faciles se traduisent plus vite et ce papillonnage m'aère, me délasse un peu des textes sur lesquels on doit rester longtemps.

TL : *Et la poésie ?*

BL : J'en ai très peu traduit, à part quelques poèmes de Nelly Sachs, et l'équivalent d'un volume de poèmes et chansons de Brecht.

TL : *Pourquoi ? Est-ce un manque d'attrance ?*

BL : Non, au contraire. Plutôt la conscience que l'entreprise est désespérée. Je veux bien m'atteler à tel ou tel poème, dans l'espoir que ça va peut-être marcher, mais je ne m'attaquerai jamais à tout un recueil, sachant que certaines pièces ne passeront pas en français, inévitablement. Et puis si j'aime beaucoup la poésie, je ne suis pas très doué pour la traduire !

TL : *Venons-en aux retraductions...*

BL : ...dont je suis devenu à un moment une espèce de spécialiste ! J'ai fait comme ça six volumes de Kafka pour Garnier-Flammarion, deux livres de Robert Walser, je crois, dont des traductions existaient déjà. Je n'aime pas trop cette posture, d'ailleurs ; j'ai l'impression d'être le pion qui arrive derrière pour corriger ses prédécesseurs. Je n'en fais plus.

TL : *Comment procédais-tu ?*

BL : Je traduais d'abord, puis je consultais mon ou mes devanciers. Il m'arrivait de leur emprunter des solutions réussies, ou du moins de m'en inspirer, mais à vrai dire ce n'était pas si fréquent. Ce qui tendrait à prouver que nous avons chacun notre manière de faire, notre démarche propre.

TL : *Ces traductions qu'on t'a proposé de concurrencer, il a dû t'arriver de les trouver bonnes ?*

BL : Tout à fait ! Le travail de Vialatte, entre autres, me plaît bien. Il est arrivé dans un terrain totalement vierge, et ce qu'il a donné, en y mettant sa personnalité propre d'écrivain, tient encore la route !

TL : *Gardes-tu le temps de lire ?*

BL : Comme éditeur, je lis – au moins partiellement – à peu près tout ce qui

se publie en allemand dans le domaine de la prose narrative, ce qui est très instructif pour le traducteur que je suis. Je lis aussi, en français, des manuscrits qui arrivent chez Gallimard. Ce que je vois décroître, c'est le temps consacré à de pures lectures de plaisir. Mais de temps en temps, tout de même, je laisse tout de côté pour relire *La chute* de Camus... ou quelques chapitres de Montaigne, ou du Diderot, ou du Rilke, etc.

TL : *As-tu d'autres dieux ?*

BL : Musil.

TL : *Tu l'as traduit ?*

BL : Non, tout était fait par Jaccottet, très bien d'ailleurs. Philippe Jaccottet est l'un de mes modèles. Un maître.

TL : *D'autres noms ?*

BL : Comme traducteur ? Jean-Claude Hémery, qui traduisait Arno Schmidt !

TL : *Et parmi les écrivains ?*

BL : Bouh ! Je me sens plutôt éclectique, et passablement inculte. Je n'ai jamais lu Dickens, Dostoïevski m'ennuie, mais Borges aussi, et Nabokov... J'arrête là : je me ferais écharper ou mépriser ! Quand j'étais très jeune je lisais assez peu, mais beaucoup de poésie, et il m'arrive souvent aujourd'hui d'en relire. Cela peut paraître ringard, mais j'ai relu récemment une bonne partie de celle de Hugo. Baudelaire, je l'ai lu cent fois...

TL : *Quelle relation as-tu avec la langue française ? Es-tu à genoux devant, ou t'agace-t-elle parfois ?*

BL : Les deux ! Pour la syntaxe, ça va encore, bien qu'elle soit rigide. Mais quand on traduit de l'allemand, surtout, on est frappé par la pauvreté lexicale du français. Alors que l'allemand, lui, non seulement fabrique presque autant de mots qu'il veut, mais a gardé d'autre part ses mots concrets. En français, pour traduire bien des impressions sensibles, des qualités de lumière, des mouvements précis, il faudrait recourir à des parlers locaux, aux expressions dont disposaient mes aïeux corréziens ou dauphinois... Nous avons une langue de notaires et de courtisans, très bien, mais le concret, nom d'une pipe, pourquoi souvent n'avons-nous plus de mots pour le dire ? Et en même temps, le français est une langue admirablement limpide et musicale, capable de cerner ou d'évoquer tant de choses... Je l'aime profondément. Cela dit, je crois qu'il est plus facile de traduire vers l'anglais ou l'allemand, plus malléables.

TL : *Quels sont tes projets de traducteur ? Y a-t-il encore des livres qui te mettent l'eau à la bouche ?*

BL : Oui, bien sûr, et j'attends le prochain ! Je ne sais d'où il viendra ni qui l'aura écrit. Car je rappelle, au risque de choquer, que nous faisons un métier subalterne : nous écrivons des livres dont nous ne sommes pas les auteurs. Donc, j'attends. Je cherche et j'attends. J'espère le prochain livre qui me donnera l'envie de le faire lire, ou le regret de ne l'avoir pas écrit moi-même. Ou bien ce regret et cette envie en même temps. Alors, pour la nième fois, j'ouvrirai un nouveau dossier, et la navigation commencera...

Propos recueillis par
Michel Volkovitch

Bernard Lortholary ne sait plus lui-même combien d'ouvrages il a traduits, de Franz Kafka (6 volumes) à Bertolt Brecht en passant par Hans Magnus Enzensberger, Günter Grass, Peter Härtling, Rainer Maria Rilke, Patrick Süskind, Robert Walser et quelques autres. Il a beaucoup travaillé pour le théâtre comme traducteur ou adaptateur (Brecht, Dürrenmatt, Horvath, Kafka, Süskind, Walser, Wedekind...), ainsi que pour la radio (une trentaine de pièces radiophoniques) et la télévision (une centaine de documentaires). Il a enseigné à la Sorbonne et à l'ESIT et rédigé notes et préfaces pour des livres de Büchner, Chamisso et Goethe. Il exerce depuis près de trente ans des responsabilités éditoriales, chez Flammarion puis Gallimard. Le grand prix national de la traduction lui a été décerné en 1992, le prix Laure-Bataillon en 1997.